

JEAN GRENIER

**Entretiens  
sur le bon usage  
de la liberté**

*nrf*

GALLIMARD







**ENTRETIENS  
SUR LE BON USAGE  
DE LA LIBERTÉ**

ŒUVRES DE JEAN GRENIER

*nrf*

ESSAI SUR L'ESPRIT D'ORTHODOXIE

LES ILES

*suivi de*

INSPIRATIONS MÉDITERRANÉENNES

ENTRETIENS

SUR LE BON USAGE DE LA LIBERTÉ

*Chez d'autres éditeurs :*

LA PHILOSOPHIE DE JULES LEQUIER

LA LIBERTÉ (Inédits de Lequier)

LE CHOIX

JEAN GRENIER

**ENTRETIENS  
SUR LE BON USAGE  
DE LA LIBERTÉ**

*nrf*

**GALLIMARD**

*4<sup>e</sup> édition*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard 1948.*

## DESSEIN ET PLAN

*L'homme est-il libre ? S'il est libre, quel usage peut-il et doit-il faire de sa liberté ? Nous ne nous posons pas ici la première question. Mais, admettant avec beaucoup de contemporains que « la condition première de l'action, c'est la liberté » (1), nous nous poserons un problème éthique, non théorétique, et qui importe par conséquent à la plupart des hommes, non aux seuls philosophes. Bossuet, dans son sermon sur l'Ambition, fait remarquer que « la félicité demande deux choses : pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut. Le dernier aussi nécessaire car, comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite, de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée » (2). Il ajoute qu'il est même plus important de savoir régler sa volonté que de pouvoir la satisfaire : « Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère : et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le*

(1) Sartre, *L'Être et le néant*, 4<sup>e</sup> partie, chap. I.

(2) « *Posse quod velit, velle quod oportet.* » Saint Augustin, *De Trinitate*, XIII.

## SUR LE BON USAGE DE LA LIBERTÉ

*second toujours une faute. » On ne peut mieux dire quoiqu'il ne faille pas minimiser le problème fondamental de nos possibilités. Mais en approfondissant celui des modalités de l'action, l'on s'aperçoit que les deux questions sont liées plus intimement qu'il ne paraît : car nous pouvons être amenés par des considérations pratiques à restreindre ou à augmenter le champ des possibilités qui, après tout, ne sont peut-être pas définissables a priori.*

## PREMIÈRE PARTIE

### EXISTENCE ET LIBERTÉ

L'auteur suppose qu'il est libre. En possession de sa liberté, que va-t-il faire ? Suivant quel principe agira-t-il ? Et, dans chaque cas, de quels sentiments sera-t-il animé ?

I. *Le choix.* — Chaque parti présente un pour et un contre. *Première anecdote* concernant l'homme sans situation (la gare de Milan). La difficulté subsiste même lorsque le choix est très limité ; elle se déplace seulement. *Deuxième anecdote* concernant l'homme en situation (l'invitation à dîner). Cette impossibilité de décider de l'usage à faire de la liberté vient de ce que l'homme ne veut se déterminer que pour le meilleur. Le meilleur, serait-il déterminable, peut se révéler comme étant le pire. Le moins bon est nécessaire, à côté même du meilleur. Le mauvais peut conduire au bon. Supposons que l'homme considère qu'il n'y a pas de choses meilleures mais des choses qui s'équivalent, alors il prendra une de ces trois attitudes : ambiguïté, alternance, acte divergent, pour essayer d'obtenir les choses sans sacrifice de l'une au détriment de l'autre. Mais ce ne sont que des compromis, non des solutions.

II. *L'abandon.* — Si l'intelligence est incapable de me guider, je ferais mieux de me laisser aller complètement à ma nature. Quiétude de celui qui, s'abandonnant, n'a pas besoin de choisir. *Première méditation* (le vestibule de l'hôtel). Les divers procédés destinés à orienter l'action sans qu'il soit besoin de réflexion : le coup de dés, le tirage au sort, la divination. Mais la fixation sociale et religieuse de ces procédés : l'hérédité, l'ordre du monde, indiquent que l'homme veut ramener le hasard à une loi acceptable par l'intelligence. Il serait pourtant beau que chaque être obéît à sa nature et remplît, sans essayer de la comprendre, la tâche qui lui a été assignée par le destin. *Seconde méditation* (les plantes). Objections : notre fonction ne nous définit pas entièrement ; si elle le faisait, la société serait condamnée à l'immobilité ; la caractéristique de l'homme et l'essence de sa liberté sont peut-être dans le refus, par suite de la surabondance de son être.

III. *L'engagement.* — D'après la conception précédente la Nature était fixe. L'est-elle vraiment ? Les temps modernes l'ont nié. Au siècle dernier surtout les conceptions traditionnelles de Dieu, de la société, de la science, de l'art ont été remises en question. On ne croit plus qu'il y ait une nature humaine. Conséquence : l'homme peut beaucoup puisqu'il a l'industrie ; il peut tout puisqu'il n'est limité par rien ; il n'a même plus de nature, il n'a qu'une condition. Une stabilité apparente cache une instabilité totale. *Première fable* (la termitière). Discussion des avantages pratiques d'une Terreur. Parallèle entre l'esprit d'entreprise et l'esprit contemporain de destruction. Prométhée et Nietzsche. *Seconde fable* (la vieille de Syracuse). Discussion de la valeur théorique de la décision arbitraire : elle n'est pas plus justifiable que le laisser-aller. Don Quichotte et Sancho Pança.

IV. *Le dégagement.* — Il est impossible de s'engager sans savoir à quoi on s'engage et en vertu d'une décision arbitraire. Aussi le désespoir peut-il succéder à la frénésie. Il se peut qu'aucune valeur humaine ne compte parce que trop éloignée de la Valeur suprême (*Prière du Malâmati*). Il se peut aussi qu'aucune valeur ne compte et ne puisse être remplacée par aucune autre (*Prière du Taoïste*). Est-il possible d'échapper à la reconnaissance ou à la création d'une valeur ? Réponse : c'est difficile, mais c'est possible. Avantages théoriques et pratiques de cette attitude. Le meilleur usage que l'homme puisse faire de la liberté, c'est de n'en faire aucun.

C'est alors se fier au-destin.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### EXISTENCE ET DESTINÉE

I. *La destinée.* — Le *Destin* (conception antique) est extérieur à l'homme, connu par la divination, inflexible. La *destinée* (conception moderne) est une fatalité intérieure connaissable indirectement et maniable.

*Deux examens de conscience* — le premier portant sur soi-même, le second sur les autres — permettent de reconnaître cette fatalité intérieure et par conséquent de la diriger. Exercer sa liberté, c'est chercher à aller dans le sens de sa destinée (les Modernes rétablissent même le Destin dans un sens historique).

## SUR LE BON USAGE DE LA LIBERTÉ

II. *La destination.* — Suivre sa destinée personnelle signifie-t-il que cette destinée ait une valeur *en soi*, en dehors de celle qu'elle a *pour nous* ? Il se pourrait que non, et que l'humanité n'eût pas de destination.

*Première prise de position* : optimisme même en ce cas. D'ailleurs, si la vie n'a pas de sens donné d'avance, l'homme peut toujours lui en donner un. Les valeurs sont inventées, non découvertes. L'homme peut donc assurer son propre destin dans le monde, mais une réflexion sur sa faculté de créer des valeurs lui fait apercevoir la vanité de celles-ci ; et finalement lui révèle dans cette faculté l'essentiel de ce qu'il est ; sa liberté ne peut donc que lui faire aimer le nécessaire. *Deuxième prise de position.*

**PREMIÈRE PARTIE**

**EXISTENCE ET LIBERTÉ**



## I

### LE CHOIX

#### *Le pour et le contre.*

Au moment où il va écrire, au moment où il va parler, l'homme intelligent est pris d'inquiétude. Il est saisi de ce que Mallarmé appelait « le vertige de la page blanche ». Toutes sortes de possibilités s'offrent à lui, et à mesure que sa réflexion s'approfondit et que ses connaissances s'étendent, il découvre des domaines que personne avant lui n'avait soupçonnés. Parlera-t-il de ceci ou de cela, écrira-t-il sur tel ou tel sujet ? Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Tous ne sont-ils pas également bons ?

Ainsi l'explorateur hésite entre le passage par mer et le passage par terre, par montagne ou par vallée, l'hiver ou l'été. Il y a d'excellentes raisons à faire valoir pour et contre.

Revenant à moi-même qui suis professeur, choisirai-je de traiter un lieu commun ? Mais je trahirai ma fonction qui est d'enseigner quelque chose et par conséquent de dire du nouveau. Encore ce quelque chose pourra-t-il être accessible à tous ? Mais s'il est accessible à tous, il risque d'être sans intérêt. Alors l'écrivain ou l'orateur doit prendre un thème précieux et rare ? Ce thème ne le fera

pas plus approcher d'une vérité que l'autre, et la littérature de chapelle n'a pas une valeur plus grande que celle des journaux (du moins *a priori*). Fera-t-il l'historique d'une question ? Mais n'est-ce pas là même éviter de répondre à cette question ? Et s'il traite une question, celle-ci ne l'entraînera-t-elle pas vers d'autres questions ? Encore une fois, pourquoi un thème plutôt qu'un autre ? Traitera-t-on un sujet de circonstance ? Nous nous éloignons des vérités éternelles. Parlera-t-on des vérités éternelles ? Elles ne nous sont connues que par des apparences quotidiennes et nous sommes incapables de discerner ce qui dure de ce qui passe (1). Une fois le sujet choisi, restera le problème de la forme : comment l'exposer ? Et ceci nous conduit à de nouvelles incertitudes. On comprend le vertige de Mallarmé devant la page blanche.

Colette raconte que son père aurait adoré écrire mais il passait tant de temps à des préparatifs nécessaires — en réalité nécessaires pour retarder sa décision — à acheter papier, plumes, crayons de couleurs, gommes pour l'encre et le crayon, règles en métal et en bois, encriers, grattoirs et la colle : solide ou liquide ? etc..., qu'il ne lui restait plus de temps pour écrire. Presque toute la vie se passe pour les hommes les plus normaux à chercher les moyens de retarder le moment où ils devront prendre ce parti redoutable : prendre parti. Et pourtant il faut le faire et cette nécessité est à l'origine de toutes les tragédies. Titus envi-

(1) Témoin le caractère si vite démodé des livres de théologie, alors que l'invention d'un style architectural garde sa valeur.

sage comme également possible de quitter Bérénice et de quitter l'Empire. Néron, par rapport à Junie, Hamlet, par rapport à sa mère, Antoine, par rapport à Cléopâtre... A quoi bon énumérer ? Dans la vie courante nous nous trouvons tous les jours dans des situations embarrassantes.

*Première anecdote.*

Quelqu'un m'a raconté qu'étant entré dans la gare de Milan, d'où des trains partent dans toutes les directions de l'Europe par suite de la situation de la ville, il avait été pris d'une affreuse angoisse à la pensée qu'il pouvait aller aussi bien à Lyon qu'à Berlin, à Venise qu'à Marseille, à Vienne qu'à Constantinople. Il faut dire aussi qu'il se trouvait dans cette situation privilégiée qui consiste à n'en point avoir : pas de métier, pas de famille, aucune attache d'aucune sorte — c'est ce qui s'appelle être libre, mais bien entendu pas d'une « liberté en situation ». Et à cette idée de la multitude des possibles s'ajoutait le sentiment vif interne de la puissance personnelle : je puis, si je veux, prendre un billet pour telle ou telle direction, l'employé ne demandera qu'à me satisfaire. Il ne penchera même pas en faveur du plus long trajet, du plus cher, comme ne manquerait pas de le faire un bon vendeur dans un magasin. Il me laisse libre, libre comme Hamlet. De là naît un sentiment d'angoisse qui est en même temps un sentiment d'ivresse, angoisse devant la multiplicité des termes proposés au choix, ivresse devant la puissance à déployer, intacte et toujours neuve, mais qui risque de se compromettre et de se perdre à l'usage. Ainsi l'en-

fant dont parle Lequier, tenant dans sa main une feuille de charmille, s'émerveille de son pouvoir et tremble en même temps de l'exercer. Le vertige qui saisit l'homme devant la multitude des possibles est donc fait à la fois d'angoisse et d'ivresse. Encore n'avons-nous parlé jusqu'ici que d'hommes à peu près normaux.

*Deuxième anecdote.*

A plus forte raison comprendra-t-on le vertige de l'homme qui a été atteint par le doute et que ronge l'indécision. Voici une anecdote que m'a racontée un ami que je nommerai Max pour simplifier et que je place dans sa bouche : « Je me promenais à Paris, je rencontre Alfred. Alfred paraît très heureux de me rencontrer et après quelques minutes de conversation me propose de déjeuner avec lui. — Volontiers, lui dis-je. — Tu ne préfères pas dîner ? dit Alfred. — Pas du tout, à moins que tu n'y tiennes. Au demeurant, je suis libre ce soir aussi bien que ce matin. — Moi aussi, dit Alfred, et c'est bien cela qui m'embarrasse. Je ne sais si tu seras vraiment libre ce soir, un ami peut t'inviter et tu peux accepter. — Non, certes. — Comment savoir ? Et puis le soir n'est-il pas plus propice à ces longs entretiens que peuvent avoir ensemble des amis qui ne se sont plus vus depuis longtemps ; le soir incline aux confidences, il permet les abandons : à midi, au lunch, on ne se laisse pas aller, ou ce sont ces politesses chaleureuses (qui sont des feintes) par lesquelles se terminent les déjeuners dits d'affaires. Le soir — et il se laissait aller à une rêverie — puis se reprenant : oui, et tu vas croire que je préfère



*nrf*